

année bissextile.

De fait, cette légende des filles qui demandent les garçons en mariage rien qu'en ces années-là, c'est une légende qui repose sur à peu près rien, dont les encyclopédies négligent de parler et qui, en somme, n'est que le travestissement d'une coutume propre à la Saint-Valentin d'autrefois, bien qu'un édit promulgué en 1228, par le parlement d'Ecosse, se lise ainsi : "Il est ordonné que durant le règne de Sa Très Gracieuse Majesté Margaret, toute jeune fille, de haute ou basse classe, aura liberté de parler à l'homme qu'elle aime. S'il refuse d'en faire sa femme, il sera passible d'une amende de cent livres, ou moins, selon sa richesse, excepté s'il peut prouver qu'il est déjà engagé à une autre femme, ce qui le libèrera."

Deux journaux de New-York, le *Journal* et le *World*, posent la question depuis quelques jours. "Should women propose?" La femme doit-elle rechercher l'homme en mariage? Mme de Rivers présidente de la N. Y. Federation of Womens' Clubs a répondu. "La femme devrait partager avec l'homme cette prérogative, non à certaine année seulement, mais tous les jours. Je suppose ce cas-ci: Une jeune fille riche, aimée et se sachant aimée d'un homme pauvre. Elle l'aime également. Lui, par timidité, n'ose demander sa main. La jeune fille ne peut-elle pas faire les avances avec tact, modestie, délicatesse?"

C'est ce qu'avait fait cette philanthrope distinguée qui se nommait baronne Burdett-Coutts, aussi célèbre pour sa charité que pour sa fabuleuse fortune: elle demanda la main du pauvre Bartlett qu'elle aimait, qui l'aimait. Ce fut un ménage des plus heureux.

Le N.-Y. *Journal* voulant propager la coutume des demandes en mariage formulées par la femme, offre \$100 en prix au premier couple qui se mariera après pareille procédure.

Dorothy Dix, la grande autorité du *Journal* en matières féminines, trouve monstrueux que la femme n'ait rien à dire dans une affaire comme le mariage, où elle est, peut-être, le principal facteur. Son cœur n'a pas le droit de parler; elle est condamnée à passer à côté de

l'homme qui représente le bonheur de toute sa vie à venir, et à ne pas le retenir.

Hum! la question est délicate. Mais, je le répète, à la bien regarder de près, je trouve qu'à notre époque, sous une forme ou sous une autre, la femme fait bien souvent les premiers pas, et les derniers aussi, vers l'homme qu'elle veut pour mari. Il n'est pas besoin qu'elle se jette au cou de l'élu, ni qu'elle l'enlève de force et encore moins, comme c'est arrivé encore récemment, qu'elle lui arrache le *oui* au bout du revolver. Il y a pour dégoûder et faire marcher un homme vers le but, mille moyens dont les femmes apportent la recette en naissant.

Mais il y a la craintive, la sensitive, la lente: *the early bird catches the early worm*, vous savez. Le ver matinal est réservé à l'oiseau matinal. C'est donc elle qui se révolte, qui voudrait

voir instituer à l'état de pratique régulière et honorable le droit de se déclarer à l'homme qu'elle juge digne d'elle, quand cet homme passe distrait ou timide à l'excès. Elle se trouve, celle-là, en état d'infériorité pour lutter avec l'audacieuse qui va saisir son homme au collet, sans souci du qu'en dira-t-on. Boyesen, l'auteur de *Revolt of the Daughters of England*, dit: "Les jeunes Anglaises s'irritent à la fin de voir la jeune fille américaine, avec ses allures garçonniers et son parler d'argot, leur enlever, les uns après les autres, les partis les plus désirables, sans qu'il leur soit permis de lutter à armes égales. Vainement on leur a dit



Elle, (50 ans).—Ma foi non... j'aime encore mieux rester comme je suis que de m'atteler à ça...

Lui.—Sauvé!!!

et répété que pareilles allures et pareil langage étaient vulgaires, qu'elles se devaient à elles-mêmes de s'en garder et d'observer les strictes convenances. Elles l'ont cru, mais depuis le temps qu'elles le font, le résultat n'est pas, semble-t-il, pour les encourager. Leurs rivaux se rient d'elles, les traitant de précieuses, et les hommes...? Les hommes les délaissent et vont avec les rieuses. Il y a là de quoi exaspérer les plus placides et, pour naïve qu'on soit, on se lasse d'être dupe. Elles le sont, ou estiment l'être, ce qui revient au même. Depuis un demi-siècle on leur représente les jeunes filles américaines comme des types achevés de vulgarité et de mauvais goût, et on les invite à se